

Extraits,
La maison du Néguev

Dans ce récit émouvant sur le déracinement et l'exil, la narratrice revient en Palestine avec sa mère pour visiter la maison occupée désormais par une famille de juifs orthodoxes.

Mais revenons au salon de la maison de ma mère. Dans un autre coin de la pièce, devant deux banquettes disposées en L, se dressait une grande table en bois massif, je ne saurais dire lequel ; et sur cette table, par-dessus un petit napperon finement brodé, était posé un magnifique plat rond en cristal contenant des fruits frais et des fruits secs. Ma mère, qui n'avait pas prononcé un mot jusque-là s'écria soudain : « Même notre plat est encore ici ! »

En réalité toute la scène que je vous décris, depuis l'instant où ma mère s'était précipitée dans la maison, n'avait duré que quelques minutes, quatre ou cinq tout au plus. Mais elles m'avaient semblé une éternité. (p. 14-15)

(.) Oui, lors de cette visite, il s'était passé quelque chose : une transaction fallacieuse s'était conclue sous nos yeux. C'était comme si nous avions été des témoins complices dont on aurait forcé le consentement. Ma mère avait bien une maison. De nos yeux, nous l'avions vue. Oui, d'accord : peut-être à peine vue, mais vue quand même. Cette maison, elle lui avait été subtilisée. Et, d'un coup, d'un seul, un verdict lourd, mais inexprimé, était tombé : on lui retirait sa maison, et ce, définitivement. Plus de maison. Nous venions de perdre la maison de ma mère. Mais elle, cette mère qui se tenait face à nous, elle en était encore pétrie. Comment faisait-elle, alors qu'on venait de l'amputer de ce lien qui la reliait à son enfance, à sa terre, à son pays ? C'était ce à quoi nous réfléchissions, mon frère et moi. (p. 19-20)

Suzanne El Kenz, *La maison du Néguev*, © Éditions de l'Aube, 2011, (1^e éd. 2009), 189 p.

*** **
